

La mystification de l'espace romanesque : La Cité Romaine dans la littérature colonialiste en Algérie

Mystification of the romanesque space : The Roman City in the colonialist literature in Algéria

Khaled OTMANINE 
Université Yahia Farès - Médéa / ALGERIE
Otmnine.khaled@univ-medea.dz

Reçu: 18/04/2024,

Accepté: 10/10/2024,

Publié: 18/11/2025

Résumé :

Le présent article aborde le thème de l'espace dans la littérature colonialiste, et comment il y a été mystifié pour servir une doctrine politique coloniale. Il s'agit d'une lecture dans les textes de Louis Bertrand, notamment celui où il a développé la notion de « villes d'or », thème pivot de sa théorie colonialiste de la latinité de l'Afrique du nord. Dans son ouvrage intitulé *les Villes d'or*, un essai qui constitue un guide de lecture des œuvres romanesques de l'auteur, on analyse cette notion qui réanime les ruines de la cité Romaine en Afrique du Nord, et lui confère, en la personnifiant, un rôle principal dans le conflit colonial.

Mots- clés : La littérature colonialiste - les Villes d'or - ruines romaines – la Latinité — Algérianisme

Abstract:

The present article approaches the theme of the space in literature, and how it was mystified to serve the colonial political doctrine. This concerns a lecture in the texts of Louis Bertrand, especially the one where he develops a notion of « Golden cities », which is part of his colonialist theory about Latinity of North Africa. In a reading of some novels of this author, and of his book « Golden cities », we analyze this notion that reanimate ruins of Roman city, personify them and give them part of the colonial conflict.

Keywords: colonialist literature - Golden cities - ruins of Roman cities – Latinity — Algérianism

* Auteur correspondant : Khaled OTMANINE

Langues & Cultures / © 2025 The Authors. Published by the University of Adrar, Algeria.

This is an open access article under the CC BY license (<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>)

Introduction

L'objet de cette étude est de tenter de mettre en lumière une période *sous-étudiée* (selon Abdelkader Djeghloul) (Khouidja, 1991, p. 9) de l'histoire littéraire et culturelle de l'Algérie coloniale. Il s'agit du premier tiers du XX^e siècle, apogée du colonialisme et de sa littérature. Représentée par l'école dite algérieniste, la littérature colonialiste constituait la base idéologique d'une rhétorique toujours présente dans le discours -politique et médiatique surtout- français sur l'Algérie. Louis Bertrand, ou *Bertrand l'Africain*, a été l'un des fondateurs de cette base idéologique, par la formulation d'une théorie autour de la latinité de l'Afrique du nord, et la ville y a constitué un thème de prédilection. Toujours présente dans ses écrits romanesques, la ville latine vue par Bertrand résiste et fait face à la ville arabe, justifiant ainsi la présence coloniale française par le droit d'héritage.

Après en avoir fait de cette ville romaine le cadre spatial de plusieurs récits, Bertrand fait la synthèse de la conception qu'il en fait, romaine en particulier, et de son importance pour son projet littéraire, dans l'un de ses derniers écrits *Les villes d'or* dont cette étude propose d'exposer les grandes lignes.

D'abord, force est de constater que l'ombre de l'époque de Bertrand et de ses idées ne cesse de s'étendre sur le présent, par exemple lors d'une interview récente, et après avoir essuyé un deuxième échec électoral dans les présidentielles françaises, l'homme politique français très controversé Eric Zemmour affirme que : « L'Algérie, puisque mes ancêtres sont nés en Algérie, n'a pas toujours été islamique, elle était une terre chrétienne, elle était une terre romaine, il y avait Saint-Augustin »¹.

Ce sont des propos, qui pourraient passer inaperçus pour le public, mais qui sont en revanche très significatifs pour les connaisseurs en histoire coloniale de l'Algérie. Ces propos renvoient en effet au courant littéraire puis politique de la latinisation de l'Afrique du Nord.

Un auditeur lambda prendrait ces déclarations pour des informations historiques, dont l'authenticité est avérée par la présence des traces de cette civilisation dans la région. Mais si l'on considère bien l'histoire, des questions devraient alors être posées à ce propos : est-il correct de parler d'Algérie latine ? C'est-à-dire une terre entièrement soumise à Rome et qui s'appelait Algérie ? Il s'agit plutôt d'un mythe littéraire, et on se demandera alors : Comment ce mythe a-t-il été créé et pour quel but ? Puis : comment un mythe littéraire est-il devenu une doctrine politique colonialiste dont l'ombre s'étend dans le présent ? Et enfin, puisque le thème de l'article est la ville : quel rôle a-t-elle joué dans la constitution de ce mythe ?

Le discours d'Eric Zemmour, et celui de l'extrême droite française en général (Benjamin, 2016), est en effet fondé sur cette rhétorique colonialiste, la latinité de l'Algérie ou plutôt de l'Afrique du Nord, Rabah Belamri évoque un « mythe devenu doctrine politique (Belamri, 1980). C'était au début un projet archéologique lancé par le premier Cardinal de l'église catholique en Afrique du nord, Charles Lavigerie, et qui avait des fins religieuses et historiques. Le projet a été adopté

¹ - Le titre de l'émission : *Eric Zemmour se confie - Identité française, crise climatique, clivage gauche/droite*, interviewé par Le Crayon, 11 mai 2023, lien : <https://www.youtube.com/watch?v=UHzTnVcNHWE>, consulté le : 15 mai 2023. C'était à l'occasion de la parution de son dernier ouvrage *Je n'ai pas dit mon dernier mot*, que Zemmour accorde une interview d'une heure environ à deux jeunes journalistes d'une chaîne Youtube Crayon, il s'exprime sur des questions de politique, d'histoire et de société, et de toute cette rencontre, il choisit de mettre sur ses pages officielles dans les réseaux sociaux, la séquence de 56 secondes que nous venons de citer.

par les hommes de lettres puis les politiciens pour être formulé et devenir, avec le concours des circonstances, une idéologie, voire une doctrine.

Le mythe de la latinité de l'Algérie

La formulation de ce projet en une théorie, ou plutôt en un mythe, a été l'aboutissement des travaux d'un professeur de rhétorique et polygraphe, devenu homme de lettres et académicien : Louis Bertrand. En effet, après avoir échoué à entamer une carrière de normalien et d'écrivain en France, le jeune Bertrand, un alsacien issu d'un milieu bourgeois et conservateur, débarque à Alger en 1890 pour enseigner la rhétorique au lycée. Cette fin de siècle fut un moment de grands changements que vécut la colonie sur tous les plans : politique, social et économique, ainsi son premier roman commence par la phrase : « on bâtissait l'Alger moderne » (Louis, *Le sang des races*, s.d).

Bertrand assiste à cette période mouvementée, et les escapades qu'il effectuait avec les *picaros* des quartiers populaires d'Alger, qui travaillaient comme rouliers dans les routes du sud, lui permirent de découvrir un monde nouveau plein de vie, et sur lequel il avait, grâce à la protection des autorités coloniales, un pouvoir et une liberté dont il ne pouvait rêver en métropole.

En 1891, Bertrand fut à Médéa, l'année suivante à Oussara, à Laghouat en 1894, il découvrait en 1895 Tipaza et se retrouvait en 1898 à Alger au milieu des émeutes antijuives, une foule qui criait : « à bas les juifs » et saccageait tout ce qui leur appartenait. Les neuf ans très animés qu'il a vécus en Algérie ont révélé au jeune lorrain sa vraie vocation et la mission, dont il s'est chargé lui-même, de faire parvenir à la métropole la voix du *nouveau peuple*, et de lui rappeler ses liens ancestraux avec la terre d'Afrique : « Une conception nouvelle de l'Afrique du Nord, laquelle n'est, en somme, que l'ancienne province romaine d'Afrique ». (Louis, *Les villes d'or*, 1921, p. 5)

Bertrand a mérité à la fin le surnom de *Bertrand l'Africain*.

Ce courant (algérianiste) n'aurait probablement pas existé, ni régné sur la pensée et la littérature de/sur la colonie près de quarante ans, selon l'estimation de Jean Déjeux, sans une idée unificatrice et fondatrice qui rendit légitime la présence coloniale française et lui fixa un objectif, voire la transforma en facteur principal d'une renaissance française nécessaire, surtout après la défaite de Sedan (en 1870 contre l'Allemagne qui s'empara de la Lorraine) dont la France ne put se relever.

Bertrand le Lorrain a formulé son idée, de la latinité de l'Afrique du nord, progressivement au fur et à mesure des découvertes qu'il fait dans ses voyages ; et ses écrits montrent la maturation progressive de cette idée, variant entre romans, biographies, correspondances, articles et ouvrages théoriques et critiques. L'innovation dans ces travaux ne fut pas, selon lui « d'avoir découvert l'Afrique romaine. Voilà longtemps qu'elle l'a été par les archéologues et les historiens », mais d'« en avoir offert au public une image neuve, ou du moins une idée autre que celle des érudits » (Louis, *Les villes d'or*, 1921, p. 5).

Le projet bertrandien consista donc à faire d'une vérité historique, prouvée par l'archéologie, le fondement d'une pensée colonialiste. Un projet dont nous pouvons décrire les étapes comme suit :

1- La nouvelle Race

Le premier ouvrage publié par Bertrand est un roman intitulé *Le Sang des races* (1898), il relate le quotidien des rouliers conduisant leurs Galères (charriots espagnols) et leurs Mulets à travers

les routes du sud, d'Alger vers Laghouat et Ghardaïa, voyages éprouvants et risqués que la force, la virilité et la passion de ces gens transforme en véritable épopée. L'auteur insiste en décrivant ces personnages sur l'origine biologique de cette force et de cette passion pour le risque.

Les personnages de l'épopée coloniale de Bertrand sont de nationalités différentes, c'est d'ailleurs la composition de la société coloniale en Algérie : espagnols, italiens, maltais et bien sûr les français qui étaient loin de constituer la majorité de la population. Quelle est l'origine commune de tous ces gens ? La latinité évidemment. C'est l'alpha et l'oméga de ce récit : ils sont forts et braves parce qu'ils sont latins, et s'ils ont réussi à défricher la terre aride d'Afrique, à s'y frayer les chemins et s'adapter à son climat, c'est parce qu'il y a un lien étroit et fort entre le sang de leur race et cette terre.

Dans ce récit, il n'y a quasiment pas de séquence descriptive où on ne rencontrerait pas les mots *race*, *sang*, *terre* ou un de leurs synonymes ou dérivés. Un emploi fastidieux de la part du narrateur, qui ne cède aucune place aux interprétations personnelles du narrataire, comme s'il ne lui faisait pas confiance ou aurait peur que les événements du récit, qui prennent parfois des tournures dramatiques ou émotionnelles très fortes, lui fassent oublier l'idée directrice, la race et le sang latins, leur pureté, leur supériorité et leur lien charnel avec cette terre.

Maria Gubinska constate le retour du mot sang dans le texte quarante fois, accompagné souvent de *race*, puis elle nous renvoie, pour montrer la parenté sémantique des deux termes, à l'une des acceptions du mot *sang* dans le Petit Robert : « 4. *Le sang*, traditionnellement considéré comme porteur des caractères raciaux et héréditaires[...] *La voix du sang*, instinct, affectif familial. – *Une bête de sang*, de race » (Rey-Debove, 1988).

L'idée pourrait paraître aujourd'hui absurde ou hyperbolique, mais dans le contexte intellectuel d'une fin de XIX^e siècle animée par les théories racialistes (souvent racistes) de Buffon, de Renan, de Gobineau ou de Le Bon, elle était tout à fait logique et bien fondée. Le classement des races et l'incapacité inéluctable de certaines d'entre elles à évoluer, sur le plan physique et psychologique, était une vérité établie dans la pensée occidentale de l'époque.

Cette récurrence s'explique par un autre aspect de la société coloniale représentée dans le récit, c'est le conflit qui s'y déroule, entre les différentes nationalités correspondant souvent à différentes classes sociales. Bertrand était donc à la recherche de l'unification autour de la latinité. C'est le point de départ du deuxième roman, où Bertrand prétend n'avoir « fait que répéter sous une forme littéraire » ce qu'il avait « entendu autour de » lui (Louis, *La Cina*, 1901, p. IX).

Dans *La Cina*, titre du roman qui renvoie à une jeune femme africaine d'une beauté inouïe, une chanteuse d'opéra dont le sang est mêlé au sang latin, Bertrand sort de l'univers des rouliers du sud pour voir le paysage culturel, politique et social de la colonie sous un autre angle, celui de l'intelligentsia, il veut en donner une vue globale.

Le paysage subit de grandes et rapides mutations que la narration permet de suivre à travers les aventures du héros, Michel Botteri, un jeune français riche et instruit, fils du Général Botteri dont il hérite d'un domaine de 2000 hectares à Tipaza, qui décide de venir en Algérie pour entamer une carrière politique.

L'espace dans lequel se déroulent les événements les plus marquants de *La Cina* est l'immense propriété Botteri, à Tipaza, au centre de laquelle se situe la colline des temples (site archéologique majeur de l'histoire romaine dans la région), un théâtre romain, l'église Sainte Salsa et plusieurs autres sites sur lesquels se penchait le prêtre de la région par ses fouilles.

L'histoire latine de l'Afrique est la seule capable, selon Bertrand, de réduire les différences et d'apaiser les conflits à l'intérieur de la société coloniale.

Michel habitait une villa romaine, il y invitait les plus grands noms de lettres et de l'art de Paris de l'époque, et le théâtre romain accueille une soirée artistique à laquelle ont assisté tous les grands noms de l'art, de la religion et de la politique en Algérie, une affirmation de l'idée que la latinité est le seul point commun à tous et le creuset dans lequel fondront les différentes nationalités et courants constituant la société coloniale d'Algérie.

La villa dont il est question fut construite par le père de Michel, « villa paternelle, pleine de souvenirs antiques, bâtie sur la colline des temples avec les pierres de ruines, les trophées de la conquête française » (Louis, La Cina, 1901, p. 52), une villa contemporaine avec des pierres et une architecture antiques, une façon d'exprimer la continuité entre le passé latin et le présent colonial de l'Afrique.

La latinité devient désormais une obsession chez Bertrand, et c'est d'ailleurs ce qu'il ne manque pas d'exprimer : « La vie laborieuse du municipe -romain- incarnant les lois justes et la raison des sages ; - et voici que, dans leur esprit, surgissait, éclatante d'évidence, l'idée de la continuité latine » (Louis, La Cina, 1901, pp. 52,53).

Dès le début du roman, Bertrand pose les jalons de sa théorie de la latinité, présentée comme preuve de la légitimité de la politique de colonie de peuplement, et comme moyen permettant le contrôle d'un pays très vaste. Et bien qu'il prétende dans sa préface n'avoir fait que répéter ce qu'il entendait autour de lui, on citera plutôt pour décrire son œuvre B. Valette, affirmant que l'auteur « s'empare » d'une réalité qui « n'est qu'un ensemble d'images, de lieux communs, de pensifs reconstitués dans un ordre convenu » (Bernard, 2000), celui de la latinité dans le cas de Bertrand. L'Algérie était :

« Un pays sans unité ethnique, pays de passage et de migrations perpétuelles, est destiné par sa position géographique à subir l'influence ou l'autorité de l'Occident latin ... ; elle est vouée soit à l'anarchie congénitale, ou bien ... à l'hégémonie latine, qui lui a valu des siècles de prospérité » (Louis, La Cina, 1901, p. 30).

D'un autre côté, les européens d'Algérie, surtout les espagnols qui en constituaient la majorité, étaient de fervents catholiques très respectueux de l'église et de ses hommes. Un dévouement que Bertrand va exploiter pour passer à l'étape suivante de son projet, et après le thème du quotidien de la société latine coloniale, de la beauté physique et morale de la race, il sort du placard les cadavres, ou plutôt les reliques de grandes personnalités religieuses, latines et nord-africaines.

2- Réanimation des ruines

Ce passage à l'exploitation du religieux, car l'auteur devenait un ennemi de l'église et affirmait en être déçu, ou disons ce remplissage que va effectuer Bertrand, c'est-à-dire remplir les ruines par les éléments nécessaires à leur réanimation a été bien mis en scène, on est ébloui à la fin de *La Cina* par la description d'une cérémonie grandiose, celle de l'investiture d'un certain Monseigneur Puig comme premier cardinal de l'Afrique.

Arrivé dans un cortège en grandes pompes, Puig monte sur la scène installée en haut de la ville antique, « son regard embrassa l'horizon, il dominait les lieux et les fidèles », « ses pieds, touchant presque sa robe, c'était le peuple futur des Latins d'Afrique, Français, Espagnols, Italiens, Maltais », unis par le sang latin et réunis « en cette minute par une espérance de victoire » (Louis, *La Cina*, 1901, p. 440).

Dans la description de cette scène, le narrateur établit encore une fois le lien entre les personnages antiques, leurs exploits, la France contemporaine et les siens. Toute une pompe de vivants, et toute une grandeur de morts et mille souvenirs à l'honneur pour faire la gloire du représentant de la France coloniale chrétienne :

« Plus loin, enserré par les sables, resplendissait comme une coupe d'argent, le vieux port militaire de Carthage, où c'étaient pressées les trirèmes d'Hamilcar ... mille souvenirs de gloire se dressent dans son esprit. La force française l'entourait. Toute cette pompe des vivants, toute cette grandeur des morts n'étaient là que pour rehausser son triomphe ! » (Louis, *La Cina*, 1901, p. 440)

L'ouvrage suivant de Bertrand, un roman intitulé *Sanguis Martyrum*, marque le début de cette étape, et on remarque de prime abord le titre en latin, et le retour du mot sang (*sanguis*) cher à Bertrand. Des titres fastueux dignes d'ouvrages théoriques développant des idées plutôt que de romans, et si *Le sang des races* évoquait un ouvrage philosophique, c'est plutôt à un livre de foie et de sacrifice chrétiens que l'on songerait en lisant *Sanguis Martyrum*. Donner ce type de titres à un roman est susceptible d'orienter la lecture, l'auteur a un projet et ne va pas s'aventurer à laisser une grande marge interprétative au lecteur.

Le retour de la notion de « sang » confirme la référence continue aux théories racialistes (racistes) dans la pensée de l'auteur, quant au sacrifice ou martyre, il s'agit d'un concept purement religieux qui prend dans le christianisme une signification très puissante, plus que dans d'autres religions. Ces références confirment la progression des idées dans l'œuvre bertrandienne.

Dans ce roman, c'est l'histoire du sacrifice de Saint-Cyprien et de ses apôtres, exécutés par les autorités romaines à Carthage, et la terre d'Afrique garde toujours la trace de leur sang qui a coulé pour que vive le christianisme en Afrique.

On lira dans la préface du roman :

« Le martyre n'est point de l'archéologie. Les martyrs ne sont point des ossements poudreux enfouis dans les niches des catacombes, ou dans les auges de pierre des nécropoles. Leur sang est une vivante semence qui doit fructifier jusqu'au dernier jour. Leur geste se renouvelle indéfiniment » (Louis, *Sanguis Martyrum*, 1918, p. 10).

Les sacrifices de Cyprien pour la foi chrétienne sont racontés dans un ton épique, dans un monde païen, ainsi que ses déplacements à travers les villes romaines d'Algérie et à Carthage pour convertir les gens, il raconte aussi sa résistance en prison pour mourir à la fin décapité dans la place publique de Carthage, une scène solennelle et bouleversante.

La ville entre en jeu dans ce récit, non seulement comme cadre spatial des événements, mais comme un lieu fortement significatif, c'est la ville romaine décrite dans les détails de son architecture, de son organisation, les jeux de lumières et des couleurs, les outils et les tenues de ses habitants, leurs us et coutumes ... Le cortège béni de Cyprien se déplace à travers les villes romaines (Madère, Cirte, ...), et Bertrand fait étalage de ses connaissances en histoire et archéologie romaines.

Une fois la vérité établie, celle de la latinité de l'Algérie, pour Bertrand évidemment, et une fois la ville romaine débarrassée du voile du *mirage oriental*, elle est prête désormais à affronter sa rivale, la ville Arabe. C'est l'étape suivante de la réflexion bertrandienne, la confrontation des

deux villes construites sur la même terre. « Les villes d'or s'opposent, en un contraste saisissant, aux villes blanches de l'Islam » (Louis, *Les villes d'or*, 1921, p. 30), une opposition qui montre la supériorité et l'authenticité de l'une, et le caractère éphémère et fourbe de l'autre.

La ville d'or, Bertrand appelait ainsi ces vieilles ruines romaines dorées par des soleils séculaires et colorées, à des degrés différents de dorures, par les terres ou les sables selon leur position géographique. Cette ville est construite de façon à permettre une vie très animée : « avec ses colonnades, ses temples, ses basiliques, ses arcs de triomphe, son forum où l'on cause et où l'on flâne, sa tribune aux harangues où l'on pérore, son peuple de statues ».

La ville d'or parle aussi, elle enseigne la civilisation, avec :

« Ses inscriptions dédicatoires ou commémoratives, qui s'adressent non pas seulement à ses citoyens, mais à l'univers, mais à tous les siècles à venir, son amphithéâtre qui convie des foules à des émotions et à des joies communes, la Ville d'or est toute en dehors, extérieure, publique, accueillante, largement ouverte comme l'Empire. Ses fenêtres et ses portiques regardent vers le vaste monde, s'emplissent d'air et de lumière ; la forme harmonieuse de ses édifices, le simple profil de ses colonnes et de ses frontons parle un langage tout de suite intelligible qui semble celui de la raison et de la beauté même ; et, comme la raison et la beauté » (Louis, *Les villes d'or*, 1921, p. 30).

La personnification dans ce passage, et dans celui où il décrit la ville arabe, donne aux lieux une dimension épique, bien familière à Bertrand, elle laisse deviner aussi les caractères des gens vivant dans l'une et dans l'autre. La ville romaine est ainsi « dominatrice, conquérante, législatrice, éducatrice aussi », comment a pu lui faire face cette ville blanche ? Ainsi sont caractérisées les casbahs des villes algériennes, alors que la ville arabe : « Ensevelie sous la chaux de ses murailles aveugles, est renfermée et concentrée en elle-même. Informe et lourde, sans grandes lignes, sans contours nets et purs, elle ignore les vastes baies et les colonnades tournées vers le dehors » (Louis, *Les villes d'or*, 1921, p. 30).

Contrairement à la ville romaine, qui bien que ruines paraît vivante, la ville arabe paraît morte même si elle abrite des vivants.

« Ses merveilles sont tout intérieures et encore parlent elles un langage hiéroglyphique, qui paraît bizarre, singulier, et qui requiert une initiation. Jalousement close, elle dédaigne le passant et l'étranger. Elle ne lui offre aucun enseignement, ne lui promet aucune joie. Le reste du monde n'existe pas pour elle, ou si, d'aventure, elle s'en empare, c'est pour l'ensevelir comme elle-même sous son blanc linceul de silence et de mort » (Louis, *Les villes d'or*, 1921, p. 31).

De la même façon qu'il confère à la ville latine les actions de regarder, de convier, de parler, ou les caractères de dominatrice ou de conquérante, etc, actions et caractères humains ; il attribue à la ville arabe les actions, toutes aussi humaines, d'ignorer, de se renfermer ou de dédaigner, ou les caractères de silence, d'infirmité et de lourdeur. Que des qualités pour l'une, et que des défauts pour l'autre, la ville cesse d'être un espace littéraire ou narratif, pour devenir un personnage, un héros et un opposant.

Cette description est le résumé des sentiments que les récits algériens de Bertrand ont véhiculés : la lumière, la liberté, l'accueil et le langage clair de la ville latine dans laquelle s'épanouissent des personnages forts, illuminés et vivants (Michel Botteri, La Cina, Cyprien ou Augustin) ; l'obscurité, la fourberie et l'absurdité de la ville arabe dans laquelle se nichait des personnages malsains, vicieux et étranges (les arabes, les prostituées, les juives pratiquant la sorcellerie, ...). Lieux et personnages se donnant réciproquement sens.

Il s'agit donc d'une évidence, la terre algérienne ou africaine appartient de droit à la civilisation romaine qui y a bâti des villes éternelles et précieuses, villes d'or ; les héritiers de cette civilisation ont su aussi défricher cette terre et bâtir de nouveaux édifices, chose que n'ont pas pu faire les musulmans qui, bien que présents depuis dix siècles, n'ont pu ni construire, ni

effacer les traces de la présence romaine. La rhétorique de Bertrand sous-entend que cette terre a accueilli les uns et a refusé d'en faire autant avec les autres, c'est pourquoi il utilise pour évoquer de la civilisation musulmane le mot *Mirage*, sur lequel il insiste beaucoup.

De retour en France, après huit ans vécus en Algérie, Bertrand entame un voyage oriental qu'il relate dans plusieurs articles paru dans *La revue des deux mondes*, et dans trois ou quatre tomes faisant parties de ses mémoires, une série de livres intitulée *Une Destinée*. Ce voyage qu'il a effectué à deux reprises, allant de la Grèce et la Turquie jusqu'en Jordanie et en Palestine, en passant par l'Égypte et la Syrie, était pour lui l'occasion de confirmer les constats qu'il a fait en Algérie sur tout l'Orient, puis de généraliser les jugements de valeur qu'il en déduit.

Bertrand s'installe enfin en Côte-d'Azur, mais ne perd pas l'Algérie de vue, il y revient fréquemment pour donner des conférences et des entretiens avec les intellectuels de la colonie, ceux qui ont adopté son projets et se sont réunis sous le slogan : « Algériens nous sommes » et qu'on a baptisé *Algérienistes*, titre du premier roman de Robert Randau, l'idée de la latinité de l'Afrique du nord devient de plus en plus obsessionnelle, dans les travaux ultérieurs de Bertrand. Consacrés à la couverture d'un événement organisé en l'honneur de Bertrand, dans le numéro de Mars 1922 des *Annales Africaines*, deux articles de presse donnent une idée de la tournure qu'ont prises les idées du père fondateur de l'Algérianisme.

L'auteur du premier, dans la rubrique du *petit billet*, Javeline attaque les organisateurs d'une conférence de Bertrand et l'association des écrivains algériens, et « dénonce énergiquement » le fait qu'on devait payer pour y assister, et qu'on n'invita pas les journalistes des *Annales*. Bertrand et ses idées se sont faits accaparés par les autorités de la colonie (JAVELINE, 1922).

Le deuxième article, plus intéressant, revient sur le contenu de la conférence. Maurice Olivaint est l'auteur de la rubrique *Causerie d'un Algérois*, il a donné à ce numéro consacré à Bertrand le titre, ironique et évocateur de : *La sauce romaine*, une sauce qu'on a apparemment « trop laissé mijoter ». En effets, Bertrand a poussé sa latinisation de l'Algérie un peu trop loin, Olivaint remarque :

« Mais c'est une chose digne d'attention que la facilité avec laquelle on se laisse tomber du côté où l'on penche. A force de voir des Latins en Afrique, M. Louis Bertrand n'y a vu que des Latins ; il n'y a plus vu ni Arabes ni Berbères ; et à force de ne plus les voir, il est presque arrivé à cette conclusion qu'il n'y en avait point » (Maurice, 1922).

Et pour bien illustrer ce que faisait Bertrand dans ses conférences, l'auteur de l'article cite une amusante petite comédie d'un autre auteur de l'Algérie coloniale appelé Labiche, un archéologue qui :

« Croit trouver du Romain partout. Entre-t-il dans un domaine, il lève le nez, il flaire, il s'écrie : ça sent le romain ! ça embaume le romain ». Il fait des fouilles : il découvre dans le coin de jardin où un domestique maladroit et astucieux enterre la vaisselle brisée. Il rapporte triomphalement un fragment de vase intime : « C'est une urne lacrymatoire, affirme-t-il, c'est là dedans que les romains recueillaient leurs larmes ! » (Maurice, 1922)

Non seulement l'archéologue lance une affirmation infondée, partant du principe que tout ce qui est enterré ici est romain, mais il y va plus loin en émettant des hypothèses sur lesquelles s'émeut. Il en est de même pour Louis Bertrand.

Conclusion

Bien absurdes que puissent nous paraître aujourd'hui ces idées, et bien que leur auteur bascule dans le fanatisme, il n'en demeure pas moins vrai qu'elles ont constitué une base rhétorique qui continue de nourrir jusqu'à présent dans le discours politique de la droite et de l'extrême droite

françaises, l'administration coloniale de l'époque doit beaucoup aussi à cette Latinité qui lui a permis de réunir la population.

Enfin, ce qui importe le plus, c'est grâce à Bertrand que les européens de la société coloniale d'Algérie eurent leur propre littérature, leur propre association d'écrivains d'Algérie, et même leur propre prix de la littérature. Ce qui en fait donc un cas très intéressant à étudier. Et si cet article a tenté d'éclairer un aspect de cette littérature, par la lecture de Bertrand et de ses *Villes d'or*, beaucoup d'autres auteurs et thématique restent à explorer et à analyser. Et puisque cette littérature est toujours présente par sa rhétorique dans le discours français d'aujourd'hui, son interprétation exige une bonne compréhension de ses fondements, c'est-à-dire le retour à cette période *sous-étudiée*.

Bibliographie

- Belamri, R. (1980). *Louis Bertrand : miroir de l'idéologie coloniale*. Alger: Ed. ENAG.
- Benjamin, S. (2016). *Les Mémoires dangereuse suivi de Transfert d'une Mémoire*. Alger: Hibr Editions.
- Bernard, V. (2000). *le roman : Initiation aux méthodes et aux techniques modernes d'analyse littéraire*. Paris: Nathan Université.
- JAVELINE. (1922). Littérature et grosse caisse. *Annales Africaines* (13), 703.
- Khoudja, C. (1991). *Euldj Captif des barbaresques, Préf : Abdelkader Djerloul*. Paris.
- Louis, B. (1901). *La Cina* (éd. 5e édition). Paris: Ollendorf.
- Louis, B. (s.d). *Le sang des races* (éd. 7e édition). Paris: Ollendorff.
- Louis, B. (1921). *Les villes d'or*. Paris: Arthème Fayard et Cie.

- Louis, B. (1918). *SanguisMartyrum*. Tours: Maison Alfred Mama et fils.
- Maurice, O. (1922). La sauce Romaine. *Annales Africaines* (12), 704.
- Rey-Debove, E. d. (1988). *Le Petit Robert, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*.